

pratique, en 1988, retrace son parcours familial, intime et professionnel.

Fraisse, dont la vocation religieuse avait été contrariée, fut un des disciples du philosophe « personnaliste » Emmanuel Mounier (1905-1950), et mêlé à l'aventure d'*Esprit*, fondé en 1932. Il contribua financièrement à l'acquisition des Murs blancs, cénacle d'intellectuels chrétiens, à Chatenay-Malabry, où il mourut.

Le personnalisme peut être très schématiquement résumé « par la nécessité d'accorder la valeur la plus absolue à la personne humaine » (Parot, p. 130). Il se présente comme une contestation du réductionnisme, de toute conception mécaniste et de tout dualisme » (p. 191). Comme Fraisse le déclarera en 1976 : la psyché « n'est autre que l'homme connaissant et agissant ». Dans cet esprit, il cherchera à élargir le champ de la psychologie et à promouvoir la recherche dans toutes sortes de directions, y compris la psychologie sociale, la psycholinguistique, le conditionnement, la mémoire et le comportement animal et, pour Françoise Parot, « plus que de Ribot, plus même que de Piéron, la psychologie française comme discipline est son œuvre » (p. 112), en la détachant complètement de la philosophie. Il « est, dans les faits, l'artisan de l'institution réelle de l'institutionnalisation réelle de la psychologie, de son inscription dans les sciences de la vie, le défenseur infatigable de la psychologie scientifique » (p. 124). Cependant, « malgré son pouvoir, en aucun cas, Fraisse ne sort la psychologie de son état. Elle va exister comme discipline académique, mais le fond d'intranquillité, l'impasse épistémologique aussi n'ont pas été dissous » (p. 215).

Depuis, la psychologie académique française, alignée sur la psychologie anglo-saxonne, est affrontée à la grammaire générative¹⁴, aux neurosciences « prenant les vessies corrélatives pour des lanternes causales » (p. 19), etc. et ne parvient toujours pas à « expliquer la subjectivité » (p. 242) ; elle est une discipline, certes, mais pas une science. Elle est dans l'impasse. Qui l'en sortira ? À moins, qu'elle ne soit morte, comme le clame Pierre-Henri Castel¹⁵.

Marcel Turbiaux

Robion (Jacques), *Le sujet sans cerveau ou le cerveau sans sujet ? Sécessions neuronales et régulations inconscientes de conscientisation*, Paris, L'Harmattan, 2017.

Ce livre représente un effort, encore très rare sinon unique, pour rapprocher la psychanalyse du champ des neurosciences, avec le paradoxe d'une absence de réductionnisme, comportant au contraire un certain approfondissement de la métapsychologie. Les « sécessions » et les « régulations » concerneraient les registres respectivement psychotique (et traumatique) d'une part, névrotique d'autre part.

Plutôt que de « topique », mieux vaudrait, selon l'auteur, partir d'une auto-organisation munie d'un traitement informatif fonctionnant en cycle. Celui-ci comprenant trois

niveaux : sans conscientisation (computation), ou avec conscientisation – dans un cas sans contrôle (mentalisation), ou alors avec contrôle (symbolisation) (p. 8-9, 38). Cette auto-organisation « tend à rester en vie, en état d'intégration », sous l'égide d'un principe d'« économie de l'énergie » (p. 10, 91).

Une fois la réponse adaptative trouvée, le retour à l'automatisation peut se faire soit sous forme positive (apprentissage, subconscient, refoulement secondaire inconscient), soit sous la forme négative d'un type particulier de « sécession neuronale » (rejet [*Verwerfung*] vs troubles organiques) (p. 12).

Le refoulement secondaire est à renommer comme un « évitement » soit de « mentalisation » soit de « symbolisation » (p. 49), produit en vue d'un « évitement de déliaison ». Les neurosciences admettent divers types de régulation inconsciente corticalisée (p. 11), en sous-jacence de l'« espace de travail conscient » (Changeux, Dehaene, Agid). Le refoulement, sans être la seule, en fait partie.

L'évitement de symbolisation, qui marque en propre le registre psychotique, touche à la question du narcissisme (p. 59). Celui-ci étant à ressaisir comme une forme de liaison de soi à distinguer de la liaison de l'autre propre à l'« objectalité ». Cet évitement de symbolisation a pour visée le double évitement de souffrance narcissique et de déliaison à l'égard de l'appartenance au groupe social. La psychose n'étant pas pour autant une réussite à cet égard.

Dans la genèse mentale, à partir de l'indifférenciation initiale, se développent la fixation d'un désir d'indifférenciation, corroboré par un interdit primaire de différenciation (p. 78-79), enkysté par une censure surmoïque de différenciation. La constitution de ce surmoi primaire est confortée par l'importance considérable d'un mécanisme d'assignation projective, fait pour décharger le parent de son propre refoulement sur l'enfant. La contradiction entre ce surmoi primaire (-secondaire) et un surmoi tertiaire, touchant lui, l'interdit contraire d'indifférenciation, pourra se potentialiser selon des destins divers : délire, psychose ou perversion (Aulagnier, Racamier, Eiguier) (p. 82).

Se propose alors la tâche de redéfinir le « conflit psychique » par « l'hypothèse d'une contradiction surmoïque » (p. 84), mettant en jeu « deux surmoi antagonistes » (p. 86). Le conflit psychique serait fondamentalement une contradiction identificatoire, plus exactement une contradiction désirante. Contradiction vue de manière très « hégélienne » comme établie entre un désir (vs interdit) d'indifférenciation persistant contre un désir (vs interdit) de différenciation. Mais il ne s'agira pas pour autant d'éradiquer le surmoi (p. 89). Ni non plus de sublimer (p. 92).

Le dépassement de ce type de contradiction, mobilisé par une conception dialectique de la psychanalyse (dans la ligne de Hegel et de Marx, p. 89) suppose le recours à une « capacité de synthèse », une « capacité d'intégration », dont la « panne » se marque par une « connectibilité perdue ». La notion clé du freudisme serait l'intégrabilité plutôt que la « jouissance » (p. 91, 92, 95, 99). Le vrai fondement du refoulement freudien est l'incapacité non d'analyse, mais de synthèse, d'intégration (p. 17). Le défaut de la capacité de synthèse est à l'origine de la « résistance ». Dans la névrose, la contradiction se situe seulement entre un désir et une censure interne, dans la psychose entre deux censures internes contraires (p. 109).

14. Jacques Mehler écrivait, en 1968 : « La linguistique peut être seulement un chapitre de la psychologie. C'est d'ailleurs un des grands succès chomskiens que d'avoir introduit une renaissance de la psycholinguistique tout en établissant un "feed-back" toujours plus fort entre la psychologie et la linguistique » (p. 155) (Jacques Mehler « La grammaire générative a-t-elle une réalité psychologique ? », *Psychologie française*, fasc. 2, juin 1968, p. 137-156).

15. « Psychologie », *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 925-929.

Quatre annexes établissent des notions importantes : celle d'un « curseur de priorisation » du narcissisme et du besoin amoureux (p. 102) ; celle d'un mécanisme d'assignation projective, organisant une annexion du psychisme de l'autre (p. 103) ; une explication nouvelle de la paranoïa, qui entend se distinguer de celles connues de Freud, de C. et S. Botella, comme de Piera Aulagnier (p. 107) ; une critique sévère de la conception de la cure liée au dogme de l'« abstinence interprétative ». Dès lors, « ce que le sujet peut interpréter par lui-même ne peut être que son préconscient ». Ce qui a pour effet de le « river au cadre », et qui serait la raison des cures interminables.

On nous dit que la théorie lacanienne du symbolisme est réductionniste en ce qu'elle enferme l'inconscient dans le langage (voir Jalley, 2017).

J. Robion propose une « conception dialectique de la psychanalyse », selon lui établie déjà « au centre même du freudisme », et qui devrait remplacer la modélisation classique des instances par celle d'une contradiction désirante – en particulier entre deux formes de surmoi –, ceci contre la conception établie se proposant simplement de « lever le refoulement » (p. 89, 92-93).

Les clés du freudisme restent le refoulement, le principe de plaisir-déplaisir (p. 36), également la pulsion, probablement à envisager dans la ligne de l'« empreinte » de Lorentz (p. 38). Également le « désir », à voir comme une prise d'information sur une précédente prise d'information (p. 40). Cependant, la trop célèbre pulsion de mort reste encombrante et inadéquate (p. 91).

L'approche dialectique de la psychanalyse comporte sur le versant critique, la préoccupation de balayer toutes les fictions issues de la pensée dualiste : Idée, Esprit, Psyché, Sujet, Liberté.

Les références de J. Robion aux données de la psychanalyse classique et moderne sont d'une grande variété : W. G. Groddeck, Melanie Klein, W. R. Bion, J. Bowlby, F. Pasche, P. Aulagnier, P.-C. Racamier, J. Lacan, O. Kernberg, J. Laplanche, J.-B. Pontalis, A. Green, J.-L. Donnet, R. Roussillon, C. et S. Botella, F. Périer, J.-P. Valabrega, S. De Mijolla Mellor, A. Ferro, R. Lombardi, F. Shapiro, J. Roques, R. Cahn, S. Marinopoulos.

Les références philosophiques de J. Robion plus nombreuses encore (Descartes, Spinoza, Hegel, Nietzsche, Marx, Husserl, Wittgenstein, Sartre, Ricoeur, Deleuze et Guattari) que celles à la littérature récente des neurosciences (J.-P. Changeux, Stanislas Dehaene, Damasio, Y. Agid). Il mentionne également K. Lorentz et E. Morin. Il accorde une grande importance, du point de vue qu'il défend, à la littérature classique française : Corneille, Racine, Molière, Marivaux.

Les défenseurs d'une orthodoxie psychanalytique, dont on peut se demander si elle a jamais vraiment existé, reprocheraient peut-être à Robion un accent trop exclusif mis sur l'autoconservation, le narcissisme, le lien identificatoire et l'idéal du moi, qui ne sont tout de même qu'une partie de la psychanalyse. D'ailleurs cette affaire est la clé du conflit bien connu entre Kernberg et Kohut. Melanie Klein, Winnicott et Bion avaient déjà évité le concept de pulsion (« émotions »).

On dira aussi que la pensée dualiste est un moment nécessaire et fécond, même si inachevé, de la pensée dialectique. Et que la réduction du multiple à l'un n'est pas le tout du travail de celle-ci, mais tout autant la genèse des différences à partir de l'unité (Hegel, 1912, *Entstehung des Unterschiedes*).

Pour élargir le débat, on peut penser que le nouveau modèle envisagé par l'essai de Jacques Robion est celui qui conviendrait à une refondation de la psychanalyse envisagée comme une véritable science de l'inconscient, et de ce point de vue, comme la racine d'une nouvelle encyclopédie des savoirs humains, d'un arbre des savoirs tel que le projet s'en propose par exemple dans la récente *Critique de la raison philosophique* d'Émile Jalley. Il y aurait là au moins une base de travail acceptable.

De ce point de vue, la psychanalyse devrait être envisagée, dans toute son extension intercontinentale, comme un savoir en rhizome : il ne s'agirait pas seulement de Freud et en outre de Lacan, mais aussi de l'ensemble de l'école anglaise (M. Klein, Winnicott, Bion) comme également de l'école française et européenne (Anzieu, Grunberger, Chasseguet-Smirgel, Pasche, Aulagnier, McDougall, Racamier, Pontalis, Roussillon, Green, Kaës, Rosolato, Lebovici, Diatkine, Marty, David, Fain, De M'Uzan, Widlöcher, Braunschweig, Laplanche, Viderman, Gaddini), tout comme enfin d'une école américaine (Blanco, Kohut, Kernberg, Stoller).

Émile Jalley

Thievenaz (Joris), *De l'étonnement à l'apprentissage*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2017.

La thématique de l'étonnement, observe Joris Thievenaz, n'occupe pas une place centrale dans le champ de la pédagogie et des sciences de l'éducation et, depuis quelques années, il s'attache à remettre cette notion au cœur du processus d'apprentissage.

Signe d'évolution, la revue *Éducation permanente*, pour son 200^e numéro, en 2014, présentait un dossier intitulé, précisément, « S'étonner pour apprendre » (*s'étonner* et non *être étonné*, afin de marquer la dimension active du processus), coordonné, justement, par Joris Thievenaz, qui développe ici les arguments qu'il a avancés dans de nombreuses publications.

Encadré d'une préface de Brigitte Alberro, qui souligne que « la capacité d'étonnement n'est pas donnée une fois pour toutes, mais qu'elle est un processus permanent de l'humain, qui nécessite un minimum de conditions favorables pour se développer » et d'une postface de Patrick Mayen, qui loue Joris Thievenaz, grâce à qui « Tout à coup, l'étonnement entra vraiment dans le champ de la formation ». L'ouvrage est divisé en trois parties.

La première partie est consacrée à la notion d'étonnement, son étymologie et son usage en éducation. L'auteur rappelle que, du sens originnaire, « être frappé par la foudre », le mot s'est appauvri et est pris, aujourd'hui, comme synonyme de surprise ou d'émerveillement. Cependant, il s'en distingue par le fait qu'étonnement implique « 1° un phénomène de déstabilisation des certitudes ou de dérangement de l'activité ; 2° l'engagement du sujet dans un processus de délibération. La dynamique de l'étonnement suppose non seulement un état de perte des repères du sujet, mais aussi le besoin de connaître et d'en savoir plus "à propos de". »

L'étonnement est une notion classique et emblématique de la philosophie, rappelle l'auteur, qui consacre un chapitre à cette question, mais il est, surtout, une « force motrice de la démarche de connaissance », qui comporte des aspects pédagogiques, dont on retiendra quelques règles : l'étonnement se réalise dans et par l'action ; le rôle de l'enseignant est de susciter l'étonnement chez